

LORSQUE LE MASQUE EST PORTÉ

LE SPECTACLE PEUT COMMENCER

A ce moment précis, ce qu'il nous aurait fallu, c'est plus de temps. Juste un peu plus de temps. Tout le monde était dans la voiture -je m'en souviens encore- on attendait juste que papa finisse de charger le coffre. On entendait le bruit des bombes qui devenait à chaque instant toujours plus de nous. Nos cœurs à tous battaient ; il ne nous restait plus beaucoup de temps. Maman criait, papa devait faire vite ! Il ne trouve plus la clé de la voiture qu'il avait pourtant mise dans sa poche, la gauche ou la droite ? il ne sait plus, je ne sais pas non plus et personne ne sait. Maman s'énerve, les bombes se rapprochent, mon petit frère se serre contre moi, je le serre et j'ai peur. Une bombe tombe dans la rue d'à côté, c'est l'ennemi qui se rapproche. Maman crie encore plus fort, papa a fini par trouver la clé, il monte à toute vitesse et ferme sa portière. Il a tout juste le temps de démarrer la voiture qu'une bombe éclate à quelques centimètres de nous. Je ne comprends plus rien... Mon petit frère n'est plus dans mes bras. C'est sa main en sang que j'aperçois sous une des portières de la voiture, je crois... Ma vision se trouble, le bruit des bombes ne devient plus qu'un sifflement et j'entends à peine ces pas venir vers moi. J'ai mal à la tête, je crois qu'on me porte, je n'ai plus de force, il faut me sortir de là... Vous devez me sortir de là... J'ai 12 ans et j'ai perdu ma famille sous les bombes. Et, à l'hôpital, ce dont je me souviens encore, c'est de ce petit garçon qui pleurait. On l'avait laissé là, croyant que l'ours en peluche qu'on lui avait donné remplacerait l'amour de sa mère qu'il s'épuisait à appeler en pleurant. Oui, je me souviens encore de cette femme enceinte qui hurlait la mort de son bébé qui n'aura jamais goûté à la vie, de ce père angoissé qui tentait tant bien que mal de trouver du réseau parce que sa fille agonisait au téléphone... Mes larmes étaient coincées, ma gorge se resserrait. A chaque fois que j'y repense, tous les sentiments me traversent l'esprit en même temps. Mais le plus fort de tous, c'est cette colère. Quand ton pays est en guerre, c'est tout un monde qui s'écroule autour de toi. Notre ennemi, c'est eux, et leur ennemi c'est nous car on cherche à se détruire l'un l'autre. Ce sont les États eux-mêmes qui décident de jouer ce rôle en portant ce masque. Mais l'ennemi de l'État est devenu aussi le mien à partir du moment où ils ont détruit ma famille, à partir du moment où ils ont inclus dans leur guerre la vie de millions de civils, comme toi et comme moi. Il n'y a pas de rôle pour les civils dans cette pièce de théâtre. Sur la scène internationale, il n'existe que deux rôles principaux : l'ennemi numéro un et l'ennemi numéro deux.

MON RÔLE C'EST L'ENNEMI

Habituellement quand je vais chez mon oncle, je repars toujours avec de bons souvenirs. Mais un soir, alors qu'on venait de finir de faire les courses pour le dîner, ma sœur, ma mère et moi attendions dans le hall devant la porte de l'appartement de mon oncle. On attendait qu'il finisse de garer sa voiture. Pour qu'on gagne du temps, il nous avait demandé de prendre l'ascenseur pour monter les courses. Mais, je vais vous dire que ce soir-là, j'aurai vraiment préféré perdre du temps. Alors qu'on attendait dans ce hall et qu'on discutait de tout et de rien, une voisine ouvrit sa porte brusquement, elle venait interrompre notre discussion. A peine eut-elle sorti sa tête pour nous observer qu'elle se mit à hurler « de plein droit » sur nous. « Qu'est-ce que vous faites là ? Vous squattez, c'est ça ! Ce n'est pas pour vous ici ! » Elle pensait qu'on était des sans-abris et voulait en plus appeler la police. Se sentait-elle en danger ? On n'avait pourtant pas d'armes sur nous ! Mais aujourd'hui, ce n'est pas une arme qui fait de toi quelqu'un de dangereux : ton apparence, ton origine ou ta couleur de peau peut faire de toi un ennemi à proprement parler. Il suffit juste de correspondre aux « critères » du moment... Cette dame nous a à peine laissé le temps de nous

justifier avant de retourner chez elle en claquant sa porte. Mon frère était tellement en colère qu'il voulait tout de suite régler ses comptes ! En l'entendant s'énerver, ma mère a rigolé. Elle lui a dit qu'agir par la violence reviendrait à lui donner raison. Qu'en refusant d'agir par la violence, on rendrait justice à tous ceux qui sont « comme nous », comme pour réparer petit à petit notre image et effacer les préjugés qu'on nous fait porter comme un masque. Moi, je déteste cette façon de penser. Je n'ai pas à agir pour réparer les erreurs de quelqu'un qui est « comme moi ».

PARCE QU'ON ME L'A IMPOSÉ

Un soir, à table, maman avait annoncé à ma sœur qu'elle porterait prochainement L'étoile jaune. C'était en 1942, le 30 mai 1942. Elle l'avait prévenu qu'elle irait chercher tous ses vêtements pour en coudre un dessus. Moi, à cette époque, j'avais 5 ans. J'avais 5 ans et j'avais cru au mensonge de ma mère qui me faisait croire qu'elle irait bientôt décrocher d'autres étoiles du ciel pour les coudre sur mes vêtements à moi aussi. C'était plus mignon. Mais ce n'est pas avec l'âge que je suis devenu plus intelligente et ai compris. J'ai juste vu et j'ai compris dès cette époque. Ma sœur avait fait tout un scandale pour ne pas la mettre.

Et puis il y avait les journaux, les affiches et ce que se racontait les voisins dans le quartier. Avec ça, j'ai vite compris. Cette étoile n'a jamais été qu'un simple accessoire, non ça ne l'a jamais été.

C'était une étoile pour identifier,
Une étoile pour priver de droits,
Une étoile pour mettre à l'écart,
Une étoile pour dénoncer,
Une étoile pour une identité,
Une étoile pour s'affirmer,
Une étoile pour témoigner,
Une étoile qui n'a jamais brillé.

Et dans tout ça, il y a eu ceux qui ont eu le courage de ne pas la porter et ceux qui ont eu le courage de la porter. On nous a marqué comme on marque les bêtes qu'on emmène à l'abattoir.

Du jour au lendemain, nous sommes devenus l'Ennemi par le simple fait que nous étions juifs.

Oui, porter cet insigne, c'était affirmer devenir l'ennemi, et par quel pouvoir ? Par celui d'une loi.

PEUT-ON ESPÉRER QUE ÇA CHANGE ?

Vous savez, il y a un problème dans ma ville, dans mon pays. Moi, fille, nous femmes, nous ne pouvons pas porter nos vêtements préférés et marcher librement dans les rues parce que nous sommes condamnées à des amendes et à des procès par le gouvernement. Nous devons donc avoir un foulard ou une couverture pour nos cheveux. J'ai de longs cheveux noirs qui m'arrivent jusqu'au dos et ils sont très beaux. Il faut que vous le sachiez et j'ai envie que le monde le sache.

Il y a deux semaines, des gens que je connaissais sont descendus dans la rue pour protester, mais ils ont tous été battus, et beaucoup de mes amis ont été tués. Malheureusement, nous n'avons encore rien pu faire. Je ne pense pas que nous pourrions faire quoi que ce soit pour que nos vies changent. Quoi qu'il en soit, nous devons être forts et nous battre. Nous devons nous battre contre notre ennemi commun : Le Gouvernement.

Laissez-moi vous raconter un souvenir... Il y a quelques mois, certains écrivaient des slogans sur les murs de la ville, et j'étais l'une d'entre eux. Mes amies et moi avions l'habitude de le faire après l'école. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point c'était stressant, on ne le montrait pas mais nous avions toutes très peur. Le slogan qu'on écrivait sur les murs était : FEMME, VIE, LIBERTÉ. Mais

le gouvernement « officiel » les a tous rayés pour écrire son propre slogan à la place. Et le lendemain, sur le chemin de l'école, nous avons vu que notre slogan était barré. Quand je me suis approché du mur où nous l'avions fait, j'ai ri, mais c'était un rire nerveux. L'ennemi est passé par ici et il a vu notre acte de rébellion. J'étais là avec mes amies et on regardait le mur avec notre slogan rayé. On était fière mais la colère et la haine nous enveloppaient petit à petit. Après quelques minutes, une de mes amies s'est jetée sur le mur et a commencé à le frapper jusqu'à avoir du sang sur ses mains. Les autres se sont mises à pleurer de rage. Moi, j'ai eu envie de crier mais je n'ai eu que la force de maudire du fond de mon cœur. Mais j'étais heureuse d'avoir fait la seule chose que je pouvais, comme un petit pas vers un grand changement. Avant, beaucoup de nos familles ne nous permettaient pas d'aller aux manifestations, comme la mienne d'ailleurs. De nombreuses générations avant nous étaient d'accord avec ce gouvernement, et à l'époque, on tuait même de ses propres mains les traîtres et les opposants. Ce que je veux dire par là, c'est que si tout le monde était uni, nous n'échouerions certainement pas, tout aurait changé et l'ennemi serait vaincu. Moi de mon côté, j'écris des slogans pour moi-même qui ne sont pas encore allés aux manifestations. Et à chaque fois que j'en trouve un nouveau, je le note dans mon carnet et j'en suis fière. Mais, s'il vous plaît, pensez juste que nous étions en danger et nous l'avons fait. Je pense que le changement s'opère déjà à partir du moment où on l'a décidé. Et si tout le monde le faisait comme un seul peuple, comme un seul corps, il y a longtemps que ce gouvernement serait aboli. C'est juste que quelque part, on a peur d'agir. Mais il faut le dire, l'ennemi est terrifiant...